



**HAL**  
open science

## Grégoire de Tours et Grégoire le Grand

Bruno Judic

► **To cite this version:**

Bruno Judic. Grégoire de Tours et Grégoire le Grand. Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Touraine, 2018. hal-03086340

**HAL Id: hal-03086340**

**<https://univ-tours.hal.science/hal-03086340v1>**

Submitted on 22 Dec 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## ART, ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE

**GRÉGOIRE DE TOURS  
ET GRÉGOIRE LE GRAND**

Bruno JUDIC\*

**RESUMÉ :** Ces deux grandes figures historiques sont strictement contemporaines mais sont souvent associées à des registres bien différents. L'un, le tourangeau, est facilement et abusivement qualifié de « père de l'histoire de France » ; l'autre, le romain, est l'un des quatre « Pères de l'Église latine ». En pratique, Grégoire de Tours nous livre un témoignage exceptionnel sur les débuts du pontificat du romain. En revanche, il est plus difficile de discerner ce que le romain pouvait savoir de son collègue de Tours. Au fil des siècles, distinction et confusion entre les deux Grégoire alternent.

**SUMMARY:** These two great historical figures are strictly contemporary but are often associated with very different registers. One, the bishop of Tours, is easily and wrongly described as “father of the history of France”; the other, the Roman, is one of the four “Fathers of the Latin Church”. In practice, Gregory of Tours gives us an exceptional testimony on the beginning of the pontificate of the Roman. On the other hand, it is more difficult to discern what the Roman could know about his colleague from Tours. Over the centuries, distinction and confusion alternate between the two figures named Gregory.

Ces deux grands écrivains portaient le même nom, un nom d'origine grecque, Gregorios, latinisé en Gregorius, qui signifie « celui qui veille ou qui est vigilant » et qui correspond à un nom latin « Vigilius ». Ce rapprochement

---

\* Membre de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Touraine.

de deux personnages par l'homonymie pourrait être anecdotique et, dans la culture générale, ces deux «Grégoire» appartiennent, en effet, à des registres assez différents.

Grégoire de Tours est généralement connu comme le «père de l'Histoire de France» et il est communément situé au «Moyen Âge». Il est déjà moins fréquent de savoir qu'il écrivait en latin qui était la langue usuelle, commune, en son temps à Tours comme dans le reste de la Gaule. Précisément son époque est quelquefois qualifiée de «début du Moyen Âge» ou de «Haut Moyen Âge». Il était né en 538 à Clermont en Auvergne et devint évêque de Tours en 573. Il y est mort en 594. Grégoire est l'auteur de «L'Histoire des Francs» où l'on trouve quelques récits très célèbres maintes fois repris dans des Chroniques, des Histoires au Moyen Âge, à l'époque moderne et au XIX<sup>e</sup> siècle chez Augustin Thierry, et aussi dans l'iconographie et en particulier la «peinture d'histoire» : Clovis et le vase de Soissons, la bataille de Tolbiac ou encore le baptême de Clovis. Bien entendu cette manière de concevoir Grégoire de Tours est totalement anachronique ; lui-même était un évêque, lettré, investi dans l'écriture hagiographique ; il n'a jamais écrit une «Histoire des Francs» mais, à la suite d'autres écrivains ecclésiastiques grecs et latins, il a écrit des «Histoires» dans le prolongement de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée, et plus précisément *Dix Livres d'Histoires*.

Grégoire le Grand appartient au groupe particulièrement prestigieux des quatre principaux «Pères de l'Église latine» avec saint Ambroise, saint Jérôme et saint Augustin. Il est connu notamment pour un immense et minutieux commentaire du *Livre de Job*, les *Moralia*, sorte de vaste encyclopédie morale et spirituelle, mais il a aussi composé des *Homélie*s sur les Évangiles et sur Ezéchiel, ainsi qu'un grand recueil de vies de saints, les *Dialogues* en quatre livres, dont le livre II est tout entier consacré à saint Benoît. D'une manière générale, on le situe dans l'Antiquité, certes chrétienne mais bien dans l'Antiquité. De fait, les trois autres Pères, Ambroise, Jérôme et Augustin ont vécu au IV<sup>e</sup> siècle et étaient en relation entre eux. Grégoire leur est postérieur de deux siècles. Surnommé «le Grand», il naquit vers 540 à Rome, devint pape en 590 et mourut en 604. C'est dire qu'il était exactement contemporain non pas des trois autres «Pères» mais de Grégoire, l'évêque de Tours. Du coup la question de relations entre ces deux «Grégoire» n'est pas vaine, même si elle n'est pas simple.

## GRÉGOIRE DE TOURS TÉMOIN DE GRÉGOIRE DE ROME

### Récit de l'élection et de l'intronisation du Pape Grégoire

Nous avons, en effet, un texte de Grégoire de Tours, le premier chapitre du dixième livre des Histoires, qui rapporte les circonstances de l'élection et de l'intronisation de Grégoire le Grand. C'est un texte très riche qui mérite un examen détaillé :

*La quinzième année du roi Childebert [c'est l'année qui commence le 25 décembre 589] notre diacre revenant de la ville de Rome avec des reliques de saints relata donc que l'année précédente, au cours du neuvième mois [novembre], une telle inondation du fleuve du Tibre couvrit la ville de Rome que des édifices antiques s'effondrèrent et qu'elle engloutit aussi des magasins à céréales de l'Église où furent détruits plusieurs milliers de boisseaux de blé. Une multitude de serpents avec un grand dragon qui ressemblait à une grosse solive descendit dans la mer à travers le lit de ce fleuve ; mais ces bêtes s'asphyxièrent au milieu des flots salés de la mer houleuse et furent rejetés sur le littoral. Il s'ensuivit aussitôt une peste qu'on appelle inguinnaire. Arrivant au milieu du onzième mois [février selon Latouche mais plutôt janvier, le pape Pélage II mourut le 7 février 590], elle frappa le premier de tous, le pape Pélage, conformément à ce qu'on lit chez le prophète Ezéchiel : « Commencez par mon sanctuaire » (Ez 9, 6), et le fit mourir sans tarder. Lui décédé, une grande mortalité de la population fut causée par cette épidémie. Mais, comme l'Église de Dieu ne pouvait rester sans chef, toute la population élut le diacre Grégoire. Ce dernier, d'une des premières familles sénatoriales, voué à Dieu dès l'adolescence, avait fondé avec ses propres ressources six monastères en Sicile et institué un septième à l'intérieur des murs de la ville de Rome [Saint-André sur le Caelius], en affectant à ces monastères une quantité de terres suffisante pour pourvoir à la nourriture quotidienne ; il vendit ce qui lui restait avec tout ce qui garnissait sa maison et distribua le produit aux pauvres et, lui qui était accoutumé à se promener à travers la ville vêtu d'une trabée en tissu de soie et ornée de pierres précieuses étincelantes, portait maintenant un pauvre vêtement ; il se consacre au ministère de l'autel du Seigneur et est affecté*

en qualité de septième lévite au service du pape. Sa frugalité dans la nourriture, sa vigilance dans la prière, son zèle dans l'observation des jeûnes étaient si grands qu'ayant contracté une maladie d'estomac, il ne pouvait qu'avec peine se tenir debout. Il était si versé dans la connaissance de la grammaire, de la dialectique et de la rhétorique qu'on estimait que dans la ville de Rome il ne le cédait à personne. Il



Fig. 1 : Très riches heures du duc de Berry (XV<sup>e</sup> siècle), fol. 71 v.

*tenta avec d'autant plus de ténacité de fuir cet honneur suprême (qu'on lui offrait) qu'il craignait qu'un certain orgueil auquel il avait précédemment renoncé ne s'emparât à nouveau de lui dans le monde à cause de la dignité qu'il aurait obtenue. C'est pourquoi il adressa une lettre à l'empereur Maurice, de qui il avait recueilli le fils sur les fonts sacrés, pour le conjurer et le prier instamment de ne pas accorder son consentement au peuple qui voulait l'élever à cette glorieuse dignité. Mais le préfet de la ville de Rome Germanus devança son messenger et, ayant déchiré sa lettre, envoya à l'empereur un compte rendu du vœu unanime qu'avait émis le peuple. Alors celui-ci, qui avait de l'amitié pour le diacre, rendit grâces à Dieu pour avoir trouvé l'occasion de l'honorer, et publia un précepte pour ordonner qu'on l'instituât. Or tandis qu'on tardait à le consacrer et que l'épidémie dévastait la population, Grégoire adressa la parole à la population pour l'exhorter en ces termes à la pénitence<sup>1</sup>.*

Suit la reproduction du sermon prononcé par le diacre Grégoire devant les Romains pour les exhorter à la prière. Grégoire le romain lance en outre un appel à participer à une grande procession en direction de la basilique de la bienheureuse Marie mère du Seigneur, c'est-à-dire Sainte-Marie Majeure, en chantant les litanies. La procession devra partir de sept églises différentes dans Rome en formant sept groupes, le clergé, les moines, les moniales, les enfants, les laïcs, les veuves, les femmes mariées, qui correspondaient en outre aux sept régions ecclésiastiques à l'intérieur de la ville de Rome. Enfin, Grégoire de Tours donne quelques indications sur le déroulement de ces litanies ; quatre-vingt personnes sont mortes de l'épidémie pendant le déroulement de ces processions (fig. 1)<sup>2</sup>.

---

1. Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, X, 1, trad. Robert Latouche, Paris 1963, p. 254-256.

2. La miniature des *Très Riches Heures du Duc de Berry* représente la grande litanie de saint Grégoire (fol. 71 v.). On y retrouve les éléments décrits par Grégoire de Tours auxquels s'ajoute la légende de l'archange saint Michel qui, supplié par le saint pape, remet son épée au fourreau, au-dessus d'un grand monument, le Mausolée d'Hadrien, qui prend, dès lors, le nom de « Château Saint-Ange ». La légende de l'archange ne se trouve pas chez Grégoire de Tours, elle a dû émerger à partir de Boniface IV, un successeur de Grégoire le Grand au début du VII<sup>e</sup> siècle, très attaché à la mémoire de son prédécesseur. La miniature entoure le texte de quelques versets du psaume 142, un des sept psaumes pénitentiels : *Spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam ; propter nomen*

Après ces litanies, Grégoire le romain a voulu se cacher pour échapper à la charge pontificale, mais il est pris et conduit de force à la basilique Saint-Pierre où il est consacré pape. Le diacre tourangeau, qui entre-temps avait rejoint Porto à l'embouchure du Tibre, est revenu à Rome pour pouvoir assister à cette cérémonie.

Tout cela est assez détaillé et fournit des renseignements très précieux sur le romain Grégoire avant son accession au pontificat. Ses œuvres sont, en effet, très volumineuses mais pauvres en détails autobiographiques. Certes nous avons aussi conservé un immense corpus de lettres du pape Grégoire le Grand, plus de huit cent cinquante, qui offrent des aperçus exceptionnels sur la société italienne et méditerranéenne à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, mais ce corpus, par principe, ne commence qu'avec le début du pontificat. Grégoire de Tours est donc une source quasi unique sur Grégoire le Grand.

### Interprétation d'Owen Chadwick

Son témoignage est tellement précieux qu'en 1947, un grand historien anglais, Owen Chadwick, entreprit de démontrer que tout ce chapitre du dixième livre des *Histoires* devait être une interpolation postérieure à Grégoire de Tours lui-même ! La démonstration est habile et prudente mais prête à discussions<sup>3</sup>.

---

*tuum Domine vivificabis me in aequitate tua. / Educes de tribulatione animam meam et in misericordia tua disperdes inimicos meos. / Et perdes omnes qui tribulant animam meam quoniam ego servus tuus sum. / Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto. / Sicut erat in principio et nunc et semper et in saecula saeculorum. Amen / {Tob. 3, 3.} Ne reminiscaris Domine, delicta nostra, vel parentum nostrorum, neque vindictam sumas de peccatis nostris. / [[Ant. ad Psalmos poenitentiales. [Cantus ad processionem] Parce Domine populo tuo quem redemisti sanguine tuo proprio ne in eternum irascaris nobis. / Letania «Ton esprit bon me conduira sur une terre droite, à cause de ton nom, Seigneur, tu me rendras la vie dans ta justice. Tu sortiras mon âme de la tribulation et dans ta miséricorde tu disperseras mes ennemis. Et tu perdras tous ceux qui troublent mon âme parce que moi je suis ton serviteur. Gloire au Père et au Fils et au saint Esprit, comme il était au commencement, et maintenant et à jamais, dans les siècles des siècles. Amen. Ne rappelle pas, Seigneur, nos méfaits, ni ceux de nos parents et ne tires pas vengeance de nos péchés. [antienne des psaumes pénitentiels. Chant de procession] Epargne, Seigneur, ton peuple que tu as racheté de ton propre sang et ne sois pas en colère contre nous dans l'éternité. Litanie.» Par cette miniature, on constate que saint Grégoire était devenu le «pape de la peste» et cette procession prenait une singulière actualité dans le contexte de la grande «peste noire» des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles en Europe occidentale.*

3. CHADWICK (Owen), Gregory of Tours and Gregory the Great, *The Journal of Theological Studies*, 1947.



Il commence très logiquement par s'interroger sur la tradition manuscrite des *Histoires* de Grégoire de Tours qui, à la fin de son ouvrage, suppliait ses lecteurs de ne pas faire des extraits mais au contraire de le conserver dans son intégralité. Pourtant on peut constater que les *Histoires* ont été transmises de manière partielle : les manuscrits les plus anciens ne contiennent que les livres I à VI, et les manuscrits contenant l'ensemble jusqu'au livre X ne remontent pas au-delà du IX<sup>e</sup> siècle. Owen Chadwick note cependant que l'ensemble est bien de la main de Grégoire de Tours et que, du point de vue de la tradition manuscrite, il n'y a aucune raison de suspecter le premier chapitre du livre X qui s'intègre naturellement dans la complexité des différents groupes de manuscrits. Il y a d'ailleurs une explication à cette transmission tronquée : les derniers livres des *Histoires*, VII à X, font la part belle à l'un des royaumes francs, le royaume d'Austrasie, et à la lignée de Sigebert et de son épouse Brunehaut. Grégoire fut très lié à cette branche de la famille mérovingienne qui paraissait largement dominante dans les années 90 du VI<sup>e</sup> siècle avec Childebert II fils de Sigebert et Brunehaut. Or cette branche de la famille mérovingienne disparut complètement en 614. Du coup, seuls les six premiers livres des *Histoires* furent diffusés dans le courant du VII<sup>e</sup> siècle. En revanche, au VIII<sup>e</sup> siècle, le remplacement des Mérovingiens par une nouvelle dynastie, les Pippinides, permit la diffusion de l'ouvrage dans son ensemble.

Owen Chadwick s'en remet donc au contenu lui-même en observant que l'absence de témoins anciens aurait pu permettre à un interpolateur d'agir et il met en parallèle ce texte avec trois autres textes, deux autres passages d'autres œuvres de Grégoire de Tours et un texte issu des œuvres de Grégoire le Grand. Il y a, en effet, un chapitre dans le *De gloria martyrum* où l'on apprend qu'un diacre de l'Église de Tours a été envoyé à Rome pour obtenir des reliques, que le pape Pélage les lui a données et qu'il est revenu avec les reliques d'abord par bateau jusqu'à Marseille (*Gloria Martyrum* 82).

Dans les *Vies des Pères (Vitae Patrum)*, dans le chapitre sur saint Nizier évêque de Lyon, un saint évêque de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle avec lequel Grégoire de Tours avait un lien de parenté, on rapporte aussi l'histoire du diacre de Tours rapportant des reliques depuis l'Orient et passant par Lyon. Dans ce dernier passage Grégoire de Tours donne le nom du diacre, Agiulfus<sup>4</sup>.

---

4. « Notre diacre Agiulfus revenait de Rome, dont il nous rapportait de bienheureuses reliques des saints. Dans la seule intention d'y prier, il gagna le lieu où repose le saint [c'est-à-dire la tombe



Enfin, dans le corpus des lettres de Grégoire le Grand, se trouve le texte d'un sermon pour une procession contre la peste, placé à l'année 602. Owen Chadwick a cru pouvoir montrer que le sermon de 602 conservé du côté romain devait être antérieur au sermon transmis par le tourangeau, ce qui impliquait que le sermon des *Histoires* de Grégoire de Tours était une interpolation postérieure au VI<sup>e</sup> siècle. Owen Chadwick prétendait aussi que, dans le *Gloria martyrum*, c'est le pape Pélage qui donne des reliques au diacre de Tours, tandis que, dans les *Histoires*, c'est Grégoire le Grand qui donne les reliques. En supposant qu'il n'y aurait eu qu'un seul voyage pour aller chercher des reliques, la contradiction entre les deux récits pouvait s'expliquer aussi par une interpolation.

### Interprétation de Martin Heinzelmann

Plus récemment Martin Heinzelmann a fait une étude exhaustive des Dix livres d'*Histoires* et a complètement réfuté l'argumentation de Owen Chadwick<sup>5</sup>. Il note ainsi qu'il n'y a pas de contradiction entre le récit – bref – du *Gloria martyrum* et celui des *Histoires*, car si dans le *Gloria Martyrum* c'est bien le pape Pélage qui donne des reliques, dans les *Histoires*, c'est Grégoire qui donne les reliques alors qu'il est encore diacre selon le texte même du tourangeau (*dum adhuc in diaconaco degeret*). Il n'y a bien qu'un

---

de saint Nizier à Lyon]» *Vitae Patrum* 8, 6, traduction Luce Pietri, Paris, Belles Lettres 2016, p. 121. Suit le récit de la ferveur des pèlerins venant chercher des reliques de saint Nizier à cet endroit. On peut aussi s'intéresser au nom de ce diacre. Agiulfus est un nom qui se rattacherait au grand lignage des Agilolfings. *Agi – wulf*, épée – loup. Le nom d'Agiulfus se retrouve dans une inscription tourangelle, découverte à Langeais, au lieu-dit Mistras, qui appartient aux collections de la SAT, datée du VII<sup>e</sup> siècle par Charles Lelong, et qui serait le nom d'un enfant ; ce n'est donc pas la même personne. Ce nom, Agiulfus / Aigulfus se retrouve chez un évêque de Metz à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, connu d'ailleurs par une lettre de Grégoire le Grand ; on pourrait se demander si cet évêque de Metz ne serait pas l'ancien diacre de Grégoire de Tours.

5. HEINZELMANN (Martin), *Gregor von Tours «Zehn Bücher Geschichte»*. *Historiographie und Gesellschaftskonzept im 6. Jahrhundert*, Darmstadt 1994, p. 203-204, note 76. Martin Heinzelmann a beaucoup travaillé sur la tradition du texte de Grégoire de Tours, voir notamment Pascale Bourgain et Martin Heinzelmann, «L'oeuvre de Grégoire de Tours : la diffusion des manuscrits», dans *Grégoire de Tours et l'espace gaulois*, textes réunis par Nancy Gauthier et Henri Galinié, 13<sup>e</sup> supplément à la *Revue Archéologique du Centre de la France*, Tours 1997, p. 273-318. Il y développe précisément la question des quatre derniers livres des *Histoires* «réapparues» à l'époque carolingienne.

seul donneur, le pape, et il s'agit bien de Pélage. J'ajoute que dans le *Gloria martyrum* on comprend très bien que Grégoire n'ait pas voulu développer le récit au-delà de Pélage et ne mentionne pas la mort du pape et la consécration d'un nouveau pape. C'est que le récit est centré sur un miracle accompli par les reliques lors de la navigation entre Porto et Marseille. Il y a clairement un jeu de mots entre le nom du pape, Pelagius, et le mot employé pour la mer, *pelagus*, et qui est d'ailleurs l'étymologie du nom propre<sup>6</sup>.

---

6. *Per hanc enim confessionem martyres gloriosi ineffabilia semper salutarium munerum beneficia meruerunt ac petentibus se hoc praestiterunt virtute, quod eisdem domino inperitum est Creatore, sicut nobis nuper a diacono nostro relatum, ita gestum esse cognovimus. Hic autem diaconus, a papa urbis Romanae Pelagio quorundam martyrum confessorumque adsumpta pignora, cum grandi psallentio vel clericorum officio ac populi immensi obsequio usque ad Portum deductus est. Et ingressus navem, erectis velis ac per illum antennae, quae modolum crucis gestat, apparatus extensis, flante vento, pelagus altum arripiunt. Qui dum navigant, ut Massiliensis urbis portum attingant, adpropinquare coeperunt ad locum quendam, de quo a litore maris lapideus mons exurgens ac paulatim decedens, summa tenuis unda in mari distenditur. Cumque impellente vento carina magno impetu ferretur in praecipitium, ut scilicet scopulo [récif] inlisa quassaretur, ac nautae discrimen intuentes exitu vociferarent, diaconus, elevatam cum sanctis pignoribus capsam, invocare nomina singulorum cum gemitu et voce maxima coepit, deprecans, ut eorum virtute ab hoc periculo perituri liberarentur. Iam iamque adpropinquabat navis, ut preafati sumus, ad scopulum; et statim in sanctorum contemplatione reliquiarum ab ipso loco commotus cum violentia maiori ventus huic vento contrarius fluctum elisit ventumque diversum repulit ac, navem in pelagus profundum revocatam, cunctos a mortis periculo liberavit. Sicque gyrata mole periculi, portum quem desiderabant cum Domini gratia ac sanctorum patrocinio contigerunt. Erant enim reliquiae sanctorum, quorum sacra vestigia Domini manibus sunt abluta, cum Pauli Laurentique atque Pancrati, Chrysanti Dariaeque virginis, Iohannis atque alterius Pauli, fratris eius, quorum certamina ac palmae victoriarum ipsa caput orbis urbs Roma devotae concelebrat. De gloria martyrum c. 82, ed. Bruno Krusch, MGH Gregorii Turonensis Opera, I, 2, p. 93-94. «Par cette confession de foi les glorieux martyrs ont mérité toujours de manière salutaire les bienfaits ineffables des récompenses et ils se sont offerts à ceux qui leur demandent par cette vertu que le Seigneur Créateur leur a impartie, grâce au récit tout récent de notre diacre, nous avons appris comment cette vertu a agi. Ce diacre avait reçu du pape de la ville de Rome, Pélage, des reliques de certains martyrs et confesseurs; avec un grand office de clercs chantant des psaumes et le service d'une immense foule il fut conduit jusqu'à Porto. Ils entrèrent dans le navire, on monta les voiles et on les étendit sur cet appareil de mâts qui a la forme d'une croix, le vent se leva, ils gagnèrent la haute mer (*pelagus altum arripiunt*). Alors qu'ils naviguaient en direction du port de Marseille, ils commencèrent à s'approcher d'un certain lieu où une montagne rocheuse surgit du bord de la mer; peu à peu une énorme vague enfla la mer. Poussée par le vent, la carène est vigoureusement portée en avant, de telle sorte qu'elle est secouée par un récif, et les marins voyant la situation critique se mettaient à crier, le diacre, élevant la boîte avec les saintes reliques, se mit à invoquer à voix forte et en gémissant les noms de chaque saint, priant que par leur vertu ceux qui allaient périr soient libérés de ce péril. Déjà le navire s'approchait de plus en plus du récif, comme nous l'avons dit; soudain dans la contemplation des saintes reliques un vent venu de cet endroit avec une violence plus grande, contraire au vent précédent brisa le flot et repoussa le vent adverse, et comme le navire était ramené vers la mer profonde (*navem in pelagus profundum**

Owen Chadwick en outre n'avait pas remarqué que Grégoire de Tours ne mentionne pas seulement Grégoire le Grand dans le premier chapitre du livre X, mais aussi dans le dernier chapitre (chap. 31) tout à fait à la fin de l'ouvrage. Aussi la comparaison des deux versions du sermon sur la pénitence ne peut nullement conduire à imaginer une version première transmise dans le Registre des lettres de Grégoire le Grand et une version postérieure introduite tardivement dans le texte du tourangeau. Il faut admettre que nous avons deux versions de ce sermon de Grégoire le Grand, peut-être parce que ce sermon fut délivré plus d'une fois.

Martin Heinzelmann a surtout bien montré que le premier chapitre du livre X constitue un cadre formel et idéologique essentiel à l'œuvre du tourangeau ; formellement il s'agit, en effet, d'une « introduction » du livre auquel fait écho le dernier chapitre (chap. 31). Dans ce dernier chapitre, la liste des évêques de Tours est précédée par le rappel que le premier d'entre eux, Gatien, « fut envoyé par le pape du siège romain ». De plus, à la fin de cette liste, du chapitre et du livre tout entier, Grégoire de Tours mentionne explicitement la cinquième année du pontificat du pape romain Grégoire. À cet encadrement formel répond une idéologie de « l'*ecclesia Dei* », non pas une idéologie « romaine » au sens où on l'entendrait au XIX<sup>e</sup> siècle, mais une idéologie de l'Église comme corps dirigé par un évêque « spirituel », comme perspective eschatologique et comme communauté de saints. De ce point de vue, les circonstances dramatiques de la mort de Pélage II et de la consécration du romain Grégoire ont bien sûr un caractère eschatologique, tandis que la liste finale des évêques de Tours vise à souligner la sainteté à l'œuvre dans l'Église.

## RELATIONS POSSIBLES ENTRE LES DEUX GRÉGOIRE

S'il est bien clair que Grégoire de Tours a eu connaissance de l'existence du pape romain Grégoire, nous n'avons pas en revanche de texte aussi

---

*revocatam*), il les libéra tous du péril mortel. Ayant ainsi contourné le cœur du danger, avec la grâce du Seigneur et le patronage des saints ils atteignirent le port qu'ils désiraient. Les reliques des saints, dont les sacrés vestiges ont été lavés par les mains du Seigneur, étaient des reliques de Paul, de Laurent, de Pancrace, de Chrysante et de la vierge Daria, de Jean et de l'autre Paul son frère, dont la capitale du monde, la ville de Rome, célèbre dévotement les combats et les palmes des victoires.» Grégoire de Tours, *Les sept livres des miracles*, trad. Henri Bordier, Paris 1862.

explicite en sens inverse. Grégoire le romain a-t-il eu connaissance de son homonyme tourangeau ? A-t-il eu des contacts avec lui ? Nous n'avons conservé aucune lettre du pape Grégoire qui aurait été adressée à son confrère tourangeau. Bien sûr, nous devons penser que le diacre Agiulfus, en 590, a présenté son Église et son évêque au diacre romain Grégoire, mais on imagine volontiers que les circonstances ne permettaient pas de développer l'échange.

### Possibles emprunts mutuels

Grégoire le tourangeau n'a pas pu connaître les œuvres de Grégoire le Grand. L'œuvre majeure de ce dernier, le commentaire sur Job, a certes été rédigée à Constantinople dans les années 580, mais n'a été diffusée que dans le courant de son pontificat et plutôt vers la fin des années 590. Le tourangeau était déjà mort. Toutes les autres œuvres connues de Grégoire le Grand datent de son pontificat et ont été diffusées, souvent très tôt mais pas toujours ; néanmoins seule peut-être la *Règle pastorale*, rédigée au tout début du pontificat et diffusée immédiatement, aurait pu atteindre Tours du vivant de Grégoire de Tours. Nous n'en avons pas le moindre indice. En revanche, les œuvres hagiographiques du tourangeau sont diffusées dans les années 580 et auraient pu atteindre Rome. Or Grégoire le Grand a aussi rédigé, vers 594, une œuvre hagiographique de grande importance, les Dialogues, qui contient notamment la vie de saint Benoît. Le grand spécialiste de ce livre, Dom Adalbert de Vogüé a ainsi pu écrire :

*L'œuvre [hagiographique] de Grégoire de Tours, qui est à peine achevée quand Grégoire de Rome écrit ses Dialogues, ressemble beaucoup à ceux-ci. Sans présenter une grande Vie de saint analogue à celle de Benoît, elle comprend à la fois des livres rapportant les hauts faits de héros divers – martyrs, confesseurs, « pères » – et d'autres consacrés aux miracles d'un seul saint, comme Julien de Brioude ou Martin de Tours. Dans le détail, les récits de ces ouvrages, comme ceux de l'*Historia Francorum*, sont maintes fois si semblables à ceux de nos Dialogues qu'on ne peut s'empêcher de se demander si le pape Grégoire n'a pas lu et démarqué les écrits de son homonyme<sup>7</sup>.*

Dom Adalbert a édité les Dialogues de Grégoire le Grand et l'index montre plus de 150 références aux œuvres de Grégoire de Tours, principalement ses œuvres hagiographiques. Ces rapprochements sont toujours difficiles à interpréter car le genre même de l'écriture hagiographique implique des formes littéraires convenues et des contenus attendus, des miracles, des phénomènes merveilleux : visions de l'au-delà, songes, voix célestes, etc.

## Le pape Grégoire et la Gaule

Du point de vue de Grégoire le Grand, la Gaule n'était sûrement pas une priorité<sup>8</sup>. Au moment de son élection, il devait faire face à l'urgence à Rome et plus généralement à la situation militaire en Italie marquée par la guerre entre l'empire romain et les Lombards. Grégoire le Grand était parfaitement loyal envers l'empire dans lequel se trouvait Rome depuis la reconquête justinienne. Il a certainement tout fait pour empêcher les Lombards de la prendre et il avait des relations directes avec la cour impériale à Constantinople. Mais précisément le royaume franc n'était pas non plus étranger à l'empire. Même si, à Constantinople, on n'imaginait pas rétablir une domination « romaine » sur la Gaule, il y avait en revanche une forte influence de l'empire sur les rois francs et cela transparaît très bien dans les récits de Grégoire de Tours. Le gouvernement impérial a ainsi versé beaucoup d'argent aux rois francs pour qu'ils interviennent militairement en Italie contre les Lombards. C'est surtout le royaume d'Austrasie qui fut sollicité par Constantinople ; or Tours était sous l'autorité de l'Austrasie et Grégoire devait son siège épiscopal, en 573, à Sigebert et Brunehaut. D'un autre côté, les Lombards étaient très liés aux Francs. Le roi lombard Authari (584-590) épousa en 589 Theodelinde, fille du duc des Bavares Garibald et le lignage ducal de Bavière relevait du lignage des Agilolfings.

---

7. Grégoire le Grand, *Dialogues*, Sources Chrétiennes 251, tome 1, Introduction par Adalbert de Vogüé, Paris Cerf 1978, p. 120.

8. PIETRI (Luce), Grégoire le Grand et la Gaule : le projet pour la réforme de l'Église gauloise, dans *Gregorio Magno e il suo tempo. XIX Incontro di studiosi dell'antichità cristiana in collaborazione con l'Ecole Française de Rome Roma 9-12 maggio 1990. I. Studi storici*, Institutum Patristicum Augustinianum, Roma 1991, p. 109-128.

Grégoire le Grand avait une bonne connaissance des sources gallo-romaines du monachisme avec les œuvres de Cassien et il avait de bonnes relations en Provence. Ses intérêts en Gaule devinrent plus importants vers 595 quand il prépara une expédition destinée à convertir les Anglo-Saxons de l'ancienne Bretagne romaine. Le pontife romain avait constitué une équipe missionnaire formée de moines du monastère qu'il avait fondé sur le Caelius et dirigée par l'un d'eux appelé Augustin. Il eut alors besoin du soutien de l'Église gallo-franque. Mais Grégoire de Tours était déjà mort. Nous avons une lettre de Grégoire le Grand à l'évêque de Tours qui succéda à Grégoire et qui s'appelait Pelagius. En juillet 596 (lettre 6, 52), Grégoire le Grand lui demandait de bien accueillir Augustin et les moines romains envoyés en mission, et de leur apporter tout le soutien possible. Il s'agissait bien sûr de la mission envoyée par Grégoire le Grand chez les Anglo-Saxons ou plus précisément dans le royaume du Kent. On peut être étonné que cette mission puisse passer par Tours, mais Grégoire le Grand avait envoyé des lettres dans toute la Gaule pour soutenir cette expédition missionnaire et il avait anticipé plusieurs itinéraires possibles. L'itinéraire suivant la Loire, pour embarquer à Nantes en direction des îles, n'était pas impossible, même si, selon toute vraisemblance, l'expédition d'Augustin n'est pas passée par là. C'était plutôt l'itinéraire vers l'Irlande ; la mission d'Augustin dut passer vraisemblablement par le nord de la France actuelle. En juin 601 (lettre 11, 41), pour préparer le passage d'une deuxième vague de moines missionnaires, Grégoire écrit à nouveau à plusieurs évêques gallo-francs. Tours ne figure pas dans la liste, mais on peut remarquer un Agiulfus, évêque de Metz. Il est impossible de connaître l'origine de cet Agiulfus ; ce serait une hypothèse séduisante de supposer qu'il fut le diacre de Grégoire de Tours avant de devenir évêque de Metz. Grégoire le Grand savait que le royaume du Kent était très lié aux Francs. L'épouse du roi Aethelbert du Kent, Berthe, était une princesse franque, arrière-petite fille de Clovis, fille de Charibert et de Ingiberge (ou Ingoberge). Grégoire de Tours (*Dix Livres d'Histoires* IX, 26) la connaissait car elle s'était retirée à Tours après la mort de Charibert et elle menait une vie religieuse auprès de la basilique Saint-Martin. Grégoire le Grand avait entendu parler de Tours sans doute à cause des œuvres de son homonyme récemment décédé mais surtout à cause de l'ombre gigantesque de l'illustre évêque du IV<sup>e</sup> siècle.

## Culte commun de saint Martin

Le lien fondamental entre les deux Grégoire est la vénération de saint Martin. Grégoire de Tours était très attaché au culte de son célèbre prédécesseur et, de fait, il a joué un rôle certainement considérable dans son essor et sa diffusion. Or la place de saint Martin dans les œuvres de Grégoire le Grand est également très intéressante.

On ne saurait bien sûr sous-évaluer la place de saint Martin chez Grégoire de Tours. Les *Dix Livres d'Histoires*, d'une certaine manière, sont organisés autour de cette figure. Le livre premier s'achève avec le récit de la mort de Martin, le *transitus sancti Martini*, décrit de manière originale par Grégoire avec des détails que ne donnait pas Sulpice Sévère. Mais la fin du livre X rappelle à nouveau la figure de Martin, puisqu'on y trouve la liste des évêques de Tours et que Martin occupe une place éminente dans cette liste. En outre, il est très présent à la fin du livre II dans l'histoire de Clovis, qui remporte la victoire de Vouillé contre les Wisigoths d'Alaric parce qu'il a pris soin d'honorer saint Martin. Quant au dernier chapitre de ce livre II, il s'achève sur la dévotion de Clotilde envers saint Martin : après la mort de Clovis, elle vient résider à Tours pour se mettre au service de la basilique édifée en son honneur. Or, Grégoire a aussi consacré quatre livres aux « vertus » de saint Martin, c'est-à-dire aux miracles qui se sont produits sur le tombeau de Tours, ou qui ont eu lieu ailleurs par l'intercession du saint. Ces quatre livres représentent une augmentation notable de la littérature martinienne qui comptait déjà une *Vita* en vers rédigée par Paulin de Périgueux au V<sup>e</sup> siècle à la demande de l'évêque de Tours Perpetuus et qui complétait le dossier « martinien » originel de Sulpice Sévère. On sait aussi que Grégoire de Tours fit reconstruire sa cathédrale et fit peindre, à l'intérieur, des fresques représentant divers épisodes de la vie du saint. Il fit aussi réparer la basilique et y fit placer aussi des fresques (ou des mosaïques) avec des sujets bibliques et martinien. L'action de Grégoire de Tours, par l'écriture mais sans doute aussi par un travail de « propagande » auprès de ses confrères évêques, auprès des souverains et des grands seigneurs francs, auprès d'autres souverains en Espagne et en (Grande) Bretagne, a certainement beaucoup fait pour l'expansion du culte de saint Martin. Doit-on pour autant considérer que le culte de saint Martin n'existait qu'à Tours avant Grégoire de Tours comme a voulu le montrer un article récent d'une revue scientifique de grand renom (*Early*



*Medieval Europe*)? Malgré le haut niveau de cette revue scientifique, il faut bien reconnaître qu'il s'agit d'une provocation amusante destinée à la promotion d'un jeune chercheur qui, en réalité, restait tributaire du cliché très classique selon lequel saint Martin est un saint «français» donc «gaulois». Or c'est en Italie qu'il faut chercher le succès initial de saint Martin, dès le V<sup>e</sup> siècle.

C'est là que nous retrouvons Grégoire le Grand, témoin *a posteriori* de ce succès italien. Il a rédigé quatre livres de *Dialogues* pour raconter des vies de saints italiens de son temps. Le livre II est tout entier occupé par la Vie de saint Benoît, l'instituteur du monachisme latin. On a récemment suggéré que les *Dialogues* ne seraient pas de Grégoire le Grand. Cette tentative de lui retirer la paternité de cet ouvrage hagiographique a été contredite par des démonstrations très convaincantes qui ne laissent aucun doute à ce sujet. Paul Meyvaert, en particulier, a souligné le fait que, dans le livre II des *Dialogues*, la fondation du Mont Cassin par Benoît est décrite par Grégoire avec des détails qui montrent une connaissance personnelle des lieux. «La place forte qu'on appelle Casinum est située sur le côté d'une montagne élevée. Celle-ci la reçoit en une large poche, puis continue à s'élever sur un parcours de trois milles, comme tendant son sommet vers le ciel»<sup>9</sup>. Et ceci nous ramène à saint Martin. Car Grégoire précise que, lors de la fondation du Mont Cassin, sans doute vers 530, Benoît détruisit un temple d'Apollon, ou plutôt, récupéra les murs pour en faire l'église abbatiale qu'il consacra à saint Martin. Cette précision de Grégoire a été peu remarquée. On doit à Paul Meyvaert une mise au point très utile sur les liens entre le texte de Sulpice Sévère et l'œuvre de Grégoire le Grand : ce dernier ne mentionne jamais explicitement Sulpice Sévère, mais quinze points de contact entre l'œuvre sévérienne et les *Dialogues* de Grégoire sont énumérés. Dans un cas au moins il s'agit d'un véritable emprunt (*uultu placido mente tranquilla* appliqué par Sulpice à Martin, et par Grégoire à Benoît). Cette présence de Martin a même conduit Paul Meyvaert à suggérer que Grégoire le Grand avait construit la figure littéraire de saint Benoît non seulement pour opposer un saint nouveau aux saints «orientaux» des origines du monachisme, mais pour en faire le rejeton et le pendant italien

---

9. *Castrum namque quod Casinum dicitur, in excelsi montis latere situm est. Qui uidelicet mons distenso sinu hoc idem castrum recipit, sed per tria millia in altum se subrigens, uelut ad aera cacumen tendit.* Dial. II, 8, 10).

du précurseur gaulois<sup>10</sup>. Cela n'était possible que grâce à une grande diffusion de la figure martinienne dans l'Italie du V<sup>e</sup> siècle et du début du VI<sup>e</sup> siècle. On en a de nombreux témoignages. Pour s'en tenir à Grégoire le Grand, on constate, dans ses lettres, la présence d'un monastère Saint-Martin à Naples, d'ailleurs en relation avec le Mont Cassin, et aussi d'un monastère Saint-Martin à Palerme, peut-être bien fondé par Grégoire lui-même avant qu'il n'accède au pontificat. Le monastère Saint-Martin de Naples avait dû être fondé au début du VI<sup>e</sup> siècle, sans doute à la suite de la diffusion du culte martinien en Campanie un siècle plus tôt par l'évêque de Nole, Paulin, un grand ami de Sulpice Sévère. À sa mort, en 430, Paulin de Nole avait reçu la vision de deux saints, saint Martin et saint Janvier. Le texte, contemporain de la mort de Paulin de Nole, qui nous rapporte ce fait, est le premier témoignage écrit du culte de saint Janvier destiné au succès que l'on sait, plus tard, à Naples. Curieusement il est bien possible que ce monastère Saint-Martin se situât dans les environs du *Castrum Lucullanum* non loin des pentes du Monte Sant'Elmo, à l'ouest de la ville antique, c'est-à-dire précisément là où, beaucoup plus tard, au XIV<sup>e</sup> siècle, un roi angevin du royaume de Naples fonda la Chartreuse Saint-Martin dont les bâtiments existent encore aujourd'hui. Il est impossible de savoir si une tradition locale avait pu servir de support à une telle dédicace dans le contexte d'une dynastie « française » de la fin du Moyen Âge. Tout cela se comprend parfaitement dans la perspective du monachisme latin. Les moines latins ont toujours su que Martin était leur pionnier et Benoît se situait profondément dans l'héritage de Martin.

Il est cependant bien clair que la figure de saint Martin n'établit pas un lien direct entre Grégoire le tourangeau et Grégoire le romain. Ce n'était pas par Grégoire de Tours que Grégoire le Grand connaissait saint Martin, mais à partir d'une tradition proprement italienne. Inversement cette tradition proprement italienne était connue – au moins partiellement – de Grégoire de Tours, non pas par Grégoire le Grand, ce qui était impossible du point de vue de la chronologie, mais par l'intermédiaire du poète Fortunat, parti de Ravenne en 565 pour être le chantre officiel du mariage du roi franc Sigebert avec la princesse wisigothique Brunehaut.

---

10. Voir MEYVAERT (Paul), « The Enigma of Gregory the Great's Dialogues : A Response to Francis Clark », dans *Journal of Ecclesiastical History*, 39-3, July 1988, p. 335-381 ; *ID.*, « The Authentic Dialogues of Gregory the Great », dans *Sacris Erudiri*, 43, 2004, p. 55-129.

Saint Martin n'est donc qu'un arrière-plan commun aux deux Grégoire, témoignant de deux traditions différentes chez l'un et l'autre.

## **RAPPROCHEMENTS ULTÉRIEURS ENTRE LES DEUX GRÉGOIRE**

J'aimerais terminer en examinant comment, après eux, on a tenté de rapprocher les deux Grégoire.

### **Coïncidences textuelles**

Dans le manuscrit Paris BNF latin 12255, Saint-Germain des Prés daté du IX<sup>e</sup> siècle, on trouve une association logique : il s'agit d'un manuscrit des *Homélies* de Grégoire le Grand sur l'Évangile, ouvrage qui compte quarante pièces. Or le scribe, travaillant probablement à Tours au IX<sup>e</sup> siècle, a ajouté à la série des quarante homélies le texte du sermon rapporté dans le chapitre X, 1 des *Histoires* de Grégoire de Tours, évidemment sans donner ce qui précède chez Grégoire de Tours, c'est-à-dire les éléments biographiques et historiques sur le pape et en limitant le sermon lui-même sans donner la fin avec l'ordre des processions. Il arrive aussi qu'on confonde les deux Grégoire : dans le Paris BNF latin 2390, Moissac XII<sup>e</sup> siècle, le symbole de foi provenant des *Histoires* de Grégoire de Tours, dans le premier chapitre du premier livre, est placé sous le nom de Grégoire le Grand. Ce symbole de foi, le Credo, est certes plein de formules communes aux auteurs ecclésiastiques ; néanmoins à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, le Credo n'est pas complètement fixé et on trouve des variations importantes d'un auteur à un autre, sans que leur orthodoxie soit en cause. Ainsi Grégoire de Tours donne un symbole de foi au début de ses *Histoires* et on trouve un symbole de foi – différent dans la formulation – au début des manuscrits des lettres de Grégoire le Grand.

Inversement on peut relever un cas intéressant de rapprochement et de distinction dans le manuscrit de Tours BM 20, provenant de Marmoutier, daté du Xe-XI<sup>e</sup> siècle, qui juxtapose une œuvre de Grégoire le Grand et une autre de Grégoire de Tours, en mentionnant explicitement le nom de l'un à la fin du premier texte et le nom de l'autre au début du texte suivant. Ici le

rapprochement est d'autant plus intéressant que le texte de Grégoire de Tours est certes un passage des *Dix Livres d'Histoires* mais il s'agit du chapitre premier du livre VII consacré au récit de la mort de saint Salvi, évêque d'Albi (de *obitu sancti Salvii*). En effet, ce récit a été détaché de l'ensemble pour circuler de manière indépendante soit dans le dossier de saint Salvi, soit, comme c'est le cas pour ce manuscrit de Marmoutier, dans un dossier sur les visions de l'au-delà (cf. Martin Heinzelmänn), puisque le récit de Grégoire de Tours développe largement une expérience attribuée à Salvi qui s'est vu mort, puis parcourant les espaces du paradis, avant de revenir sur terre. Et le texte attribué à Grégoire le Grand, le *De concordia testimoniorum*, n'est pas considéré aujourd'hui comme une œuvre du saint pape, même si la recherche d'attribution n'a pas été vraiment faite pour l'instant. En tout cas, ce texte fait penser à un titre assez voisin, mais qui n'a rien à voir. En effet, le *Liber testimoniorum* de Paterius est un recueil d'extraits scripturaires utilisés dans les œuvres de Grégoire le Grand et rassemblés par Paterius qui était un proche du saint pape. Cela est donc tout à fait différent du contenu du *Concordia testimoniorum* qui associe deux à deux des versets scripturaires, en particulier des épîtres de saint Paul, qui semblent avoir une signification opposée. Chose intéressante, le *De concordia testimoniorum* se trouve aussi dans un manuscrit du IX<sup>e</sup> siècle, Bruxelles BR latin 2839-43, recueil de textes constitués vraisemblablement par Alcuin, vers 800, et contenant un poème de lui<sup>11</sup>. Alcuin est peut-être bien l'auteur de ce *De concordia*.

## Odon de Cluny

Le rapprochement le plus intéressant se trouve certainement dans les œuvres d'Odon de Cluny. Odon fut le deuxième abbé de Cluny, après Bernon, dans les premières décennies du X<sup>e</sup> siècle. Odon joua un très grand rôle dans la consolidation du nouveau monastère à la fondation duquel il participa, puisqu'il figure dans la charte de 910 émanant du duc d'Aquitaine Guillaume le Pieux. Odon dit de Cluny était originaire de Touraine ou du Berry, né dans

---

11. Cf. Yithzak Hen, Alcuin, Seneca and the Brahmins of India, dans Dorine Van Espelo, Bram van den Hoven van Genderen, Rob Meens, Janneke Raaijmakers, Irene van Renswoude, Carine van Rhijn (eds.), *Religious Franks. Religion and Power in the Frankish Kingdoms. Studies in Honour of Mayke De Jong*, Manchester University Press 2016, p. 148-157.

une famille seigneuriale possessionnée autour de Déols (où l'abbaye Notre Dame fut fondée en 917 et Odon en devint abbé en même temps qu'il était abbé de Cluny). Odon fut d'abord chanoine de Saint-Martin à Tours. Puis, en quête d'une vie spirituelle et ascétique plus exigeante, il rejoignit Bernon au monastère de Baume (aujourd'hui Baume-les-Messieurs dans le Jura) pour devenir moine sous la règle de saint Benoît, sans doute peu avant la fondation de Cluny. Or Odon a toujours conservé une grande dévotion envers saint Martin et les spécialistes ont pu montrer les liens étroits entre Tours et Cluny aux origines de cette dernière<sup>12</sup>. Le culte de saint Martin a toujours conservé une place éminente dans la tradition clunisienne. Odon a beaucoup voyagé à travers l'Europe, en Italie, à Rome, en Aquitaine. Il a eu l'occasion de revenir en Touraine où il était lié à l'évêque de Tours Theotolon qui, de son côté, favorisait les moines bénédictins de Saint-Julien. Odon a rédigé plusieurs textes, sermons, traités, sur saint Martin et, à sa mort, en 942, il se trouvait à Tours, à Saint-Julien, et fut inhumé dans cette abbaye.

Odon a rédigé une Vie de Grégoire de Tours, très marquée par l'ombre de saint Martin. Mais c'était aussi un grand lecteur de Grégoire le Grand et il avait pu méditer, à Rome, au plus près de la tradition romaine du grand pape. La Vie de Grégoire de Tours reprend et ordonne des éléments qui viennent des œuvres de Grégoire de Tours lui-même. On peut retrouver toutes les sources d'Odon, sauf pour un passage, totalement original, dans lequel l'abbé de Cluny rapproche les deux Grégoire :

*Il avait accompli seize ans dans l'épiscopat, lorsque son homonyme, ce grand Grégoire, fut promu au siège apostolique. On pense d'ailleurs que, dès lors, ils furent attachés l'un à l'autre par une amitié spéciale. Et ce n'était pas sans raison, puisque Fortunat le compare à Grégoire de Nazianze, comme si celui-là avait été donné à l'Orient, le Romain au Midi, et celui-ci, le nôtre, à l'Occident. Alors que celui-ci, l'évêque de Tours, avait souhaité visiter le seuil sacré des Apôtres, le saint pape*

---

12. Hartmut Atsma et Jean Vezin, Cluny et Tours au Hartmut Atsma et Jean Vezin, Cluny et Tours au X<sup>e</sup> siècle : aspects diplomatiques, paléographiques et hagiographiques, dans Giles Constable, Gerd Melville, Jörg Oberste (eds.), *Die Cluniazenser in ihrem politisch-sozialen Umfeld* (Vita Regularis 7) Münster 1998, p. 121-132. siècle : aspects diplomatiques, paléographiques et hagiographiques, dans Giles Constable, Gerd Melville, Jörg Oberste (eds.), *Die Cluniazenser in ihrem politisch-sozialen Umfeld* (Vita Regularis 7) Münster 1998, p. 121-132.

*l'a reçu avec beaucoup de révérence : en l'introduisant à la Confession du bienheureux Pierre, le pape se plaça à son côté, attendant qu'il se relève. Entre temps, comme il avait un esprit très profond, admirant la secrète ordonnance de Dieu, il considérait que, dans un homme de ce genre – le tourangeau était, en effet, de petite taille – une si grande grâce venant du ciel l'avait inondé. Bientôt le tourangeau, divinément averti, eut conscience de cette pensée, il se leva de sa prière et tourna vers le pape son visage qui était tout à fait calme. C'est le Seigneur, dit-il, qui nous a fait et non pas nous-mêmes ; c'est le même Seigneur dans ceux qui sont petits et dans ceux qui sont grands. Et comme le saint pape s'apercevait que cela répondait à sa propre pensée, heureux d'avoir été surpris, il admirait en Grégoire cette grâce qu'il avait reconnue, il commença dès lors à le tenir en grande vénération, et il voulut anoblir le siège épiscopal de Tours en lui donnant une cathèdre dorée, qui a été conservée par la suite dans ce même siècle<sup>13</sup>.*

Odon fait-il uniquement parler son imagination ? Ou transmet-il des informations au moins en partie réelles ? Remarquons que Grégoire le romain est qualifié de « grand ». Ce n'est pas la première occurrence, elle se trouve déjà au IX<sup>e</sup> siècle dans la *Vita Gregorii* de Jean Diacre qui écrivait à Rome, mais c'est néanmoins une formule importante. Odon pourrait imaginer à partir de ce qualificatif que si l'un est « grand », l'autre serait « petit ». Odon mentionne Fortunat qui était, en effet, un ami de Grégoire de Tours et qui a

---

13. *Sexdecim annos hic in episcopatu exegerat, cum aequivocus ejus ille magnus Gregorius in sede apostolica subrogatur. Siquidem opinata res est quod dudum alter alteri peculiari sit amicitia devinctus. Nec immerito, cum hunc Fortunatus Gregorio comparet Nazianzeno, tamquam ille datus sit Orienti, Romensis autem Meridiei, ast hic noster Occidentis. Cum igitur iste sacra Apostolorum limina expetisset, magna cum reverentia sanctus eum papa excepit, quem ad beati Petri Confessionem introducens, e latere [ad altare] constitit, praestolans quoad surgeret. Interim autem, ut erat ingenio profundissimus, secretam Dei dispensationem admirans, considerabat in hujusmodi hominem, erat enim statura brevis, tantam gratiam coelitus profluxisse. Quod ille mox divinitus persentiens, et ab oratione surgens, placidoque ut erat vultu ad papam respiciens. Dominus, inquit, fecit nos, et non ipsi nos ; idem in parvis qui et in magnis. Cumque id suae cogitationi sanctus papa responderi cognosceret, ipsa sua deprehensione gavisus, gratiam quam hactenus in Gregorio mirabatur, in magna veneratione deinceps habere coepit, sedemque Turonicam ita nobilitavit ut auream ei cathedram donaret, quae apud praefatam sedem [urbem] in posterum servaretur. Vita Gregorii, PL 71, Odon de Cluny, cf. Isabelle Rosé, *Construire une société seigneuriale. Itinéraire et ecclésiologie de l'abbé Odon de Cluny (fin du IX<sup>e</sup>-milieu du X<sup>e</sup> siècle)*, Brepols 2008, p. 350.*

comparé son ami Grégoire à celui de Nazianze dans l'un de ses poèmes<sup>14</sup>. Du coup Odon opère une distribution géographique des Grégoire : celui de Nazianze, un auteur ecclésiastique et évêque grec, du IV<sup>e</sup> siècle, ami et proche de saint Basile, grand théologien de la Trinité, pour l'Orient ; celui de Rome pour le midi, celui de Tours pour l'Occident. Cette répartition géographique fait d'ailleurs penser à celle qu'opère Sulpice Sévère pour faire de Martin l'équivalent en Occident des apôtres en Orient, mais aussi à celle qu'on trouve dans les *Homélies* de Grégoire le Grand – et qui a des racines plus anciennes – sur la répartition du monde entre les apôtres. La scène de la rencontre entre les deux Grégoire, de leur prière commune devant la confession de saint Pierre, est marquée par l'humilité du romain qui attend son visiteur et qui lui reconnaît une grâce éminente. Or il existe des récits remontant probablement au temps de Grégoire le Grand lui-même mais transmis aussi bien du côté grec dans le *Pré spirituel* de Jean Moschus, que du côté latin dans l'hagiographie irlandaise, qui rapportent la visite d'un évêque ou d'un abbé auprès de Grégoire et la grande humilité dont fait preuve le saint pape envers son lointain visiteur. Visiblement Odon connaissait ces récits et peut-être qu'il s'en inspire ici. Reste la question cruciale : cette visite a-t-elle réellement eu lieu ? Odon en est la seule trace, bien tardive, plus de trois siècles après. Pourtant il en donne un témoignage matériel : le pape romain a offert une cathédre recouverte d'or à l'évêque de Tours et ce meuble se trouvait toujours à Tours au temps d'Odon. Malheureusement il ne s'y trouve plus aujourd'hui. On ne peut que l'imaginer à partir de cathédres subsistantes ailleurs. On connaît à Rome une chaire de saint Grégoire conservée dans l'église Saint-Grégoire du Coelius, objet en marbre qui serait antérieur à Grégoire le Grand, plutôt du V<sup>e</sup> siècle, et dont on ignore comment il est arrivé là. On connaît aussi la chaire de Maximien de Ravenne, en ivoire sculpté, datant du milieu du VI<sup>e</sup> siècle (aujourd'hui au musée archiépiscopal de Ravenne). Comme Odon décrit une *cathedra aurea*, recouverte d'or, il faut sans doute penser à un meuble en bois recouvert de feuilles d'or. Ce meuble serait donc le prestigieux témoin matériel de la rencontre amicale et spirituelle entre les deux Grégoire.

---

14. Fortunat, *carmen* VI du livre IX, p. 211 dans MGH, Auct. Antiq. 4, 1.



